

## « La farce de l'âge »

Nadine Vincent

---

Number 59, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27524ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Vincent, N. (1991). Review of [« La farce de l'âge »]. *Jeu*, (59), 156–158.

## «la farce de l'âge»

Texte de Denis Bouchard, Suzanne Champagne, Rémy Girard et Pierrette Robitaille. Mise en scène : Normand Chouinard; décor : Guy Neveu; costumes : François Barbeau; éclairages : Claude Accolas; musique : Gerry Leduc. Avec Denis Bouchard, Suzanne Champagne, Rémy Girard, Gerry Leduc et Pierrette Robitaille. Production du Théâtre du Rideau Vert présentée du 26 février au 23 mars 1991.

### mauvaise foi ou paranoïa?

Avant eux il y avait le déluge; après eux le néant.  
Richard Martineau, la *Chasse à l'éléphant*.

Cette pièce se veut un miroir moqueur et narquois de la génération des 33-45 ans, génération dominante au Québec actuellement. C'est la génération qu'on critique, qu'on adule, qu'on méprise, qu'on craint et qu'on caricature à qui mieux mieux puisque c'est la génération qui gouverne, qui écrit, qui chante, qui crée.

On assiste ici aux retrouvailles de Denis Bouchard, Suzanne Champagne, Rémy Girard

et Pierrette Robitaille qui, après avoir triomphé ensemble dans *les Fridolinades I et II* (saisons 1988-1989 et 1989-1990) au Théâtre du Rideau Vert, se sont vu donner entière liberté par Mercedes Palomino et Yvette Brind'Amour pour créer leur propre spectacle. De ce travail collectif est née *la Farce de l'âge*.

Partant d'un parallèle entre le nombre de tours/minute des deux formats courants de disques analogiques et les âges considérés comme frontières de leur génération (33-45), les auteurs ont choisi de structurer le spectacle comme un microsillon où l'entracte tient lieu d'intermède entre les deux faces — l'identification à la musique étant certes un de leurs traits culturels importants. Les chansons sont remplacées par autant de numéros et présentées par des animateurs de radio. Les auteurs profitent de l'occasion pour pasticher les tendances radiophoniques du moment : la radio dite sérieuse («radio-information»), la radio à potins («radio-sensation»), la radio philosophico-ésotérique («radio-réflexion») et la radio FM se voulant à la mode («radyio»).



*La Farce de l'âge*, les retrouvailles, au Rideau Vert, de quatre comédiens vedettes des *Fridolinades* : Suzanne Champagne, Rémy Girard, Pierrette Robitaille et Denis Bouchard. Photo : Guy Dubois.

Le prétexte de l'histoire est une nouvelle de dernière heure : «La génération des 33-45 est perdue.» Elle s'est évanouie, on est à sa recherche, d'où des tribunes téléphoniques sur «radio-sensation», des théories absconses sur «radio-réflexion», l'absence de nouvelles sur «radio-information» et des inepties sans fin sur «radio». Histoire de rendre hommage une dernière fois à la génération disparue, on diffuse, sur toutes les ondes, leurs plus grands succès.

Le quatuor d'amis a entrepris de «s'auto-observer», de «s'auto-critiquer» et de «s'auto-ridiculiser». Cet exercice ne donne malheureusement pas de résultats très consistants, ni très nouveaux d'ailleurs. Le ton bon enfant fait penser à un *Bye Bye* sur le thème des *baby-boomers* version professionnelle. L'humour actuel nous ayant habitués à un style plus mordant, notre faim reste insatisfaite. Mais la décision de départ semble avoir été de ne pas s'écorder, voire de rire innocemment de petits travers déjà bien identifiés et bien assimilés. C'est une chose d'être gentil, c'en est une autre d'opter pour la facilité et le déjà vu.

Commence ainsi le premier numéro où une *superwoman*, prise entre son séchoir à cheveux et son téléphone, tente de savoir qui de sa mère ou de la garderie s'occupera de son enfant pour la journée. Parallèlement à ce «drame du quotidien», le petit ange écrit pathétiquement «je tem» avec les lettres de ses céréales Alphabits. Premier d'une longue série sur le thème de la famille puisqu'on verra plus tard un enfant enfermé dans la toilette et refusant de répondre à ses trois ou quatre mères et à ses deux pères qui, pour passer le temps, nous expliquent les échanges, séparations et nouvelles rencontres qui ont mené à cet état de fait.

Après ce portrait des parents-enfants, nous aurons droit aux rapports difficiles des gens de cette génération avec leurs propres parents. Ainsi en va-t-il de ce fils qui va souper chez ses parents avec une nouvelle amie et qui n'arrive pas à placer un mot parce que sa mère, étouffante et frustrée, parle tout le temps et n'écoute jamais, imitée en cela par son mari, d'ailleurs. Situation déjà vue où les intervenants ont prédéterminé le

déroulement de la soirée. On verra aussi un homme qui se marie avec une femme, enceinte de lui, qui est par ailleurs la fille de la nouvelle femme de son fils. Tout l'intérêt de cette scène réside donc dans l'annonce faite par un père à son fils, lui apprenant qu'il sera bientôt le grand-père de son demi-frère ou de sa demi-sœur. Chassé-croisé amusant quelques instants mais qui tient plus de la grosse farce que de la satire sociale consistante.

Fidèles à eux-mêmes, les auteurs-acteurs étant de dignes représentants de leur génération, ils n'ont pu faire un spectacle d'humour sans nous servir un numéro «réfléchi», comme si les deux modes d'expression étaient incompatibles. On assiste à une scène lourde et douloureuse où une femme rend visite à sa mère dans un hospice et constate à quel point elle fait pitié. Elle se sent alors obligée de nous apprendre que sa mère avait été une femme forte, énergique et qu'il est bien terrible qu'on en arrive là, soulignant à gros traits son angoisse personnelle devant le vieillissement. Résultat : en tant que spectateur, on se sent mal à l'aise, non parce qu'on est touché ou ému mais bien parce qu'on ne sait comment réagir devant le caractère déplacé de ce numéro tragique, isolé et perdu dans un spectacle d'humour. À la fin du numéro, la salle applaudit, soulagée que ce moment pénible soit enfin passé et admirative, peut-être, du risque qu'ont osé courir les auteurs-acteurs. On n'apprécie pas, on compatit.

Outre les aléas de la vie familiale, une partie importante du spectacle est bien sûr consacrée à leurs déboires amoureux et, d'un numéro où la rédaction d'un constat à l'amiable est prétexte à une scène de drague sans la moindre originalité sur le thème de l'automobile, on passe à deux numéros où des couples en attente d'un enfant sont sujets soit à une osmose débiliteuse, soit à une incompréhension brutale. On nous présente également des numéros sur les thèmes de la religion et de la politique, traités comme les sujets imposés d'un concours de création. Thèmes inévitables mais visiblement bien peu inspirants.

D'autres réalités, chères aux *baby-boomers* et déjà



maintes fois exploitées par tous les courants d'humoristes, nous sont réservées à une sauce sans parfum. La sempiternelle psychanalyse est ainsi remâchée sans que rien de nouveau ou d'original n'y ait été ajouté (la farce tient de ce que le thérapeute, apparemment irréprochable, soit en fait plus «craqué» que le patient). On assiste de plus à l'achat par un couple de naïfs d'une maison de rêve qui s'avérera, bien sûr, un piège. Le tout se termine sur une chanson dynamique et vigoureuse où nos quatre «héros» implorent «monsieur le juge» de leur être clément.

On constate que les auteurs, trop soudés à leur sujet d'étude, sont tombés dans leur propre piège. Ils nous imposent en effet leur redécouverte des grandes vérités de la vie : oui, il est difficile de vieillir; oui, il est difficile d'aimer. Narcissiques avant tout, ils décollent difficilement du nombrillisme, s'interdisant ainsi toute vision collective, objective, désintéressée. L'histoire de l'humanité semble ne leur être d'aucun intérêt, et l'avenir de la planète, qu'un estimable prétexte à la théorisation. Ils avouent sans difficulté une faute aussi coquette que leur surenchère de vocabulaire, leur tendance à utiliser des termes de plus en plus compliqués pour parler de réalités de plus en plus simples, mais ils évitent toute remise en question trop déstabilisante.

Cette production doit beaucoup à la mise en scène de Normand Chouinard, figolée jusque dans les moindres détails. L'unité de l'équipe est telle, cependant, qu'on a peine à isoler le travail des comédiens-auteurs de celui du metteur en scène, ce qui ajoute à la cohérence du spectacle. On sent une grande complicité entre les membres du groupe et leur plaisir évident à jouer ensemble. Même le compositeur et musicien Gerry Leduc, qui occupe une place centrale dans cette pièce, participe à l'occasion à quelques numéros. Il est le complice parfait des autres comédiens, semblant leur laisser trac, gloire et applaudissements pour se consacrer entièrement à l'impeccable enchaînement des numéros, assurant ainsi une continuité et une présence rassurante et indispensable. Leur énergie à tous est admirable, leurs interprétations sont réjouissantes et leur joie de vivre se communique aisément. L'intérêt du spectacle tient à cette

structure : un modèle simple, accessible, qui «pogne» et qui «swigne».

Devant un public gagné d'avance, qui éclatait de rire au moindre mot de plus de trois syllabes, la farce se transforme vite en partie de cache-cache. Il est indisposant, quand on sent un léger sourire vous monter enfin aux lèvres, de constater que certains spectateurs rient déjà aux éclats. Les *baby-boomers* ont-ils le sens de l'autodérision? Allons savoir. J'avoue les soupçonner plutôt de complaisance. Ils évitent de se sentir concernés. Mauvaise foi ou paranoïa?

**nadine vincent**

## «hosanna»

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : Lorraine Pintal; assistance à la mise en scène et régie : Claudine Paradis; décor : Danièle Lévesque; costumes : Richard Lacroix; éclairages : André Naud; musique : Philippe Ménard; maquillages et coiffure : Angelo Barsetti. Avec René Richard Cyr et Gildor Roy. Production du Théâtre de Quat'Sous présentée du 21 janvier au 16 février 1991.

### **L'envers du spectacle**

Histoire «d'un coiffeur de la plaza Saint-Hubert qui a toujours rêvé d'être une femme qui elle-même rêve d'être une actrice anglaise (Elizabeth Taylor) naturalisée américaine qui joue un mythe égyptien (Cléopâtre) dans un film américain tourné en Espagne» : c'est ainsi que Michel Tremblay résume, dans le programme de la pièce, la crise d'identité d'Hosanna, qui dépasse largement, comme on le voit, la dualité sexuelle pour devenir un problème culturel au sens très large. Voilà la situation d'un individu sans point d'ancrage, qui ne sait plus où se tourner mais conserve, heureusement pour lui, un sens aigu du cynisme et de l'humour noir. Triomphe paradoxal du principe de plaisir sur les conditions réelles au moment où celles-ci sont jugées les plus défavorables, l'humour noir est une réaction indispensable au principe de réalité. Lorsque la pièce commence, Hosanna, alias Claude Lemieux, a bien besoin de cette arme.